



HAL
open science

Préface : Retour au milieu vital

Nikos Kalampalikis

► **To cite this version:**

Nikos Kalampalikis. Préface : Retour au milieu vital. Nikos Kalampalikis. Le scandale de la pensée sociale, Éditions de l'Ehess, pp. 7-15, 2013, Cas de figure, 978-2-7132-2375-4. halshs-00931454

HAL Id: halshs-00931454

<https://shs.hal.science/halshs-00931454>

Submitted on 9 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cas de figure

Serge Moscovici

Le scandale de la pensée sociale

Textes inédits sur les représentations sociales
réunis et préfacés par Nikos Kalampaliki

Postface d'Annick Ohayon

Éditions de l'École
des Hautes Études
en Sciences Sociales

Cas de figure 28

www.editions.ehess.fr

© 2013, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
ISBN 978-2-7132-2375-4
ISSN 1764-3961

Premières publications des textes de S. Moscovici recueillis dans ce volume et inédits en français:

Texte 1 : « Why a theory of social representations ? », in K. Deaux, G. Philogène (eds.), *Representations of the Social: Bridging Theoretical Traditions*, Oxford, Blackwell, 2001, p. 18-61 © John Wiley & Sons • **Texte 2 :** « The history and actuality of social representations », in U. Flick (ed.), *The psychology of the social*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 209-247 • **Texte 3 :** « Notes towards a description of social representations », *European Journal of Social Psychology*, 18(3), 1988, p. 211-250 • **Texte 4 :** « The Myth of the Lonely Paradigm: a Rejoinder », *Social Research*, 51 (4), 1984, p. 939-967 • **Texte 5 :** « Answers and questions », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 17 (4), 1987, p. 513-529 • **Texte 6 :** « Presenting Social Representations: A conversation », *Culture & Society*, 4(3), p. 371-410 (dialogue avec I. Marková).

La traduction et la réunion des écrits de ce recueil ont parfois nécessité des interventions sur les textes originaux (corrections, mises à jour, compléments bibliographiques), avec toutefois le souci permanent de rester fidèle aux intentions de l'auteur.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Maquette et couverture, Michel Robmer

Nikos Kalampalikis

Préface

Retour au milieu vital

« Toute vérification, toute confirmation et infirmation d'une hypothèse ont lieu déjà à l'intérieur d'un système. Et ce système n'est pas un point de départ plus au moins arbitraire ou douteux de tous nos arguments; il appartient à l'essence même de ce que nous appelons un argument. Le système n'est pas tant le point de départ de nos arguments que leur milieu vital. »

Ludwig Wittgenstein (1969, p. 43).

LES THÉORIES, matières premières de la science, « [...] devenues matières d'opinion, sous-tendent partiellement l'ordination des aspects subjectifs de la réalité sociale. Dès lors, la théorie qui s'est muée en représentation sociale devient un centre autour duquel se structurent des informations, des affects et des activités susceptibles de modeler le visage du réel. » Ces lignes sont écrites dès la seconde page des « Remarques préliminaires » d'un ouvrage phare publié en 1961 en France, traitant du destin social d'une théorie scientifique, la psychanalyse.

L'ouvrage s'intitulait *La psychanalyse, son image et son public. Étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*. Il était la thèse principale du doctorat ès lettres de Serge Moscovici, sous la direction du psychiatre et psychanalyste Daniel Lagache, professeur à la Sorbonne. Ce dernier, dans sa préface, tient dès la première phrase à prévenir le lecteur et à dissiper tout malentendu écrivant que « cette étude n'est pas un travail de psychanalyse, mais une recherche de psychologie sociale et de sociologie de la connaissance » (*ibid.*, p. vi). Remarque fort judicieuse, car en dehors de la rareté

de travaux similaires, le livre est publié – et réédité, après une refonte en 1976, maintes fois depuis dans la collection «Bibliothèque de psychanalyse et de psychologie clinique», aux Presses universitaires de France. Lagache ajoute, de manière prémonitoire, que Moscovici a élaboré un modèle théorique et une méthode applicables «à d'autres représentations sociales, la maladie, la médecine, l'éducation, j'en passe» (*ibid.*) Et, poursuit-il, «un des problèmes les plus séduisants est celui des “modèles psychologiques” latents, à partir desquels, dans une société donnée, les membres de cette société pensent leur expérience et leur conduite» (*ibid.*) L'essentiel est dit.

Pour Moscovici, il ne s'agissait pas de comparer la véracité et la justesse de ce que la société française des années cinquante retenait du corps déjà hétéroclite de la théorie psychanalytique, mais d'examiner la transformation, plus précisément la conversion, de la psychanalyse en système composite d'opinions et d'interprétation du réel. C'est la dynamique de la constitution de la connaissance et de la pensée sociales dans la communication et l'action de groupes situés historiquement et culturellement qui est en jeu. En effet, les représentations sociales «associent une connaissance sémantique, ainsi qu'une croyance qui est ancrée dans la culture, aux pratiques selon lesquelles vivent les individus. C'est ce qui leur donne un caractère de “réalité”» (texte 1, p. 46). Le dessein, autant holiste qu'ambitieux, affirmé par l'auteur en 1961 est double. Tout d'abord, doter cette jeune discipline, la psychologie sociale, d'une «matière», d'un horizon épistémologique propre, étudiant les états représentationnels comme des formes de connaissance. Consécutivement, l'enraciner au sein des sciences du social autant par «unité de préoccupations» dans le présent que par des courants d'idées communs qui les ont façonnées (Jodelet, 2011).

Ruptures, héritages, critiques

Pour réaliser ce dessein ambitieux et radical, étant donné l'état protéiforme de la psychologie sociale en Europe et l'oubli relatif de l'apport durkheimien dans les sciences sociales de l'époque, il fallait faire preuve d'innovation, à l'intérieur et à l'extérieur du champ disciplinaire premier de la théorie. Au sein de la psychologie, il a fallu rompre avec les courants béhavioriste et individualiste nord-américains dominants qui évacuaient la dimension réflexive et symbolique de la conduite humaine en société (Greenwood, 2004). Au sein des sciences sociales, la rupture consistait à introduire la légitimité scientifique de l'étude du sens commun au sein d'une « société pensante » face aux critiques des modèles idéologiques et épistémologiques dominants, afin de revendiquer à la fois la proximité épistémologique et la place spécifique de la discipline (Jodelet, 2009).

Toutefois, la réintroduction des apports durkheimiens en sciences sociales n'allait pas de soi. D'autant plus que l'adoption de la notion de représentation collective ne signifiait pas l'adoption non critique de la sociologie durkheimienne dans son ensemble. La lecture de cet « ancêtre ambigu » (Duveen, 2000) était un impératif pour déconstruire la prétendue antinomie entre culture et raison :

Je me suis moi-même intéressé à cette notion, car je souhaitais définir la rationalité de la connaissance populaire, et non uniquement parce que je voulais l'intégrer à la psychologie sociale. Comme tous mes précurseurs, j'ai trouvé l'inspiration en me basant sur la notion de Durkheim. J'ai dû l'adapter à mon domaine de recherche tout en conservant, comme mes prédécesseurs l'ont fait, l'axiome implicite qui est commun à toutes les versions de représentations collectives ou sociales : tout ce qui est rationnel est social et tout ce qui est social est rationnel. (texte 1, page 46).

Tous les textes du recueil reviennent sur cet ancrage fertile dans le courant d'idées de la psychologie collective dont les contributions de Lucien Lévy-Bruhl, Maurice Halbwachs

et Marcel Mauss sont, encore aujourd'hui, une source inépuisable d'inspiration. Cela permet de dissiper certains malentendus établissant des généalogies directes et automatiques, ou considérant la réflexion psychosociale sur les représentations comme une reprise mécanique et consciente de l'héritage durkheimien. Moscovici explique cela lors d'un dialogue avec Ivana Marková (texte 6 du recueil, p. 263):

Dans les années 1980, alors que j'écrivais *La machine à faire des dieux*, j'ai donc commencé à lire sérieusement les travaux des pères fondateurs de ces idées, Durkheim et Lévy-Bruhl, et j'ai compris l'objet de leurs recherches. Après tout, c'est auprès de Durkheim que Piaget a puisé ses concepts et bon nombre de visions théoriques, par exemple sur la pensée symbolique et le jugement moral. J'ai dans un sens repris l'héritage de Durkheim et Lévy-Bruhl sans en avoir conscience.

Il serait illusoire de penser que la longévité exceptionnelle de cette théorie est synonyme de consensus autour de ses fondements épistémologiques, sa pertinence, son apport. On pourrait même faire l'hypothèse inverse en soutenant que ce sont précisément les critiques jalonnant son parcours qui l'immunisent et lui garantissent sa vitalité. Manque de définition exacte, prédictibilité déficiente, plus sociologique que psychologique, imprécision des différences exactes avec d'autres concepts de la tradition psychosociale, tels sont certains des arguments qui continuent à entretenir le débat. Chaque texte de ce recueil est traversé par ces différentes critiques auxquelles Moscovici répond tantôt avec virulence (texte 3), tantôt avec une certaine dose de dérision (texte 1, p. 63):

Si, en dépit de toutes les critiques, je poursuis mon travail, c'est parce que de nombreuses générations de chercheurs se sont succédé sans jamais se poser la question des représentations sociales: pourquoi ou pourquoi pas? Ils ont choisi cette théorie, comme s'il n'y avait aucune alternative. Elle les a attirés et continue de les attirer grâce à sa portée et sa

fécondité, ainsi que ses vues générales sur la culture. Mais elle les attire aussi, car elle s'intéresse à des problèmes actuels, tels que la santé, la politique, l'économie, la communication, le racisme et la diffusion de la connaissance.

Néanmoins, le titre du premier texte en témoigne, l'acceptation du paradigme aussi bien à l'intérieur des autres traditions théoriques de la psychologie sociale ou même sa reconnaissance dans le cadre des autres sciences sociales continue à être un enjeu.

Un paradigme théorique à l'épreuve du temps

La psychologie sociale comme science de la connaissance sociale, telle est l'idée primordiale qui, comme un fil conducteur tenace, traverse l'œuvre psychosociologique de Moscovici. Une connaissance sociale qui n'est pas uniquement issue de la science, même si cette dernière détient en apparence les canons de vérité dans notre modernité, mais tient surtout au contact de deux particules de savoir, le savoir scientifique et le savoir du sens commun. Leur rencontre, façonnée par la communication et cimentée par la culture, permet l'échange, cultive l'intention et alimente l'action. «La théorie des représentations sociales cherche à comprendre la pensée humaine et ses relations avec l'action, en même temps qu'à nous émanciper d'une vision préalable et fixe de ce que *doit* être cette pensée» (texte 5, p. 227). Son aspiration est claire :

En prenant pour centre la communication et les représentations, elles espèrent élucider le lien qui unit la psychologie de l'homme aux questions sociales et culturelles contemporaines. En ce point, nous pouvons nous demander quelle est la fonction des représentations partagées et ce qu'elles sont, du moment qu'on ne les considère plus, indirectement, à travers les religions, les mythes, et ainsi de suite. Pour y répondre, j'ai suggéré que le motif pour lequel nous formons ces représentations est le désir de nous familiariser avec

l'étrange. [...] Puisque tout écart à partir du familier, toute rupture de l'expérience ordinaire, tout ce dont l'explication n'est pas évidente, crée un sens supplémentaire et déclenche la recherche de significations et d'explications de ce qui nous frappe comme étrange et dérangeant (texte 2, p. 109).

Au cours du demi-siècle qui a suivi cette publication de Serge Moscovici, de nombreux travaux menés d'abord autour de lui à Paris, ensuite en Europe – et aujourd'hui sur différents continents –, ont consolidé et développé ce qui au fur et à mesure a changé d'échelle, de vocable et de niveau épistémologique, pour devenir une approche, un champ d'études, un paradigme théorique. Il réunit aujourd'hui une large communauté internationale de chercheurs venant de différents horizons disciplinaires. Sans prétendre faire ici l'histoire systématique de ce champ de recherches, nous pouvons toutefois distinguer deux phases majeures couvertes par la temporalité des textes du présent recueil. La première embrasse la vingtaine d'années qui suit la publication de *La Psychanalyse*. La décennie 1960-1970, fut une période discrète, fragile et critique, lors de laquelle, en parallèle des autres travaux de Moscovici sur l'innovation des minorités, la nature et l'histoire des sciences (voir Buschini & Kalamalikis, 2001) et de son implication internationale pour la création d'un courant de recherches européen (Moscovici & Marková, 2006), un groupe pionnier de chercheurs réuni autour de lui commence à réaliser des recherches qui confirment les premières intuitions (citons, parmi eux : Claude Faucheux, Claudine Herzlich, Jean-Claude Abric, Denise Jodelet, Willem Doise). C'est à partir des années 1970 que les premières publications ancrées en psychologie sociale commencent à voir le jour (Faucheux & Moscovici, 1971 ; Jodelet, Viet & Besnard, 1972 ; Moscovici, 1972), préparant ainsi une première vague de diffusion de la théorie. Un double défi est relevé : orienter la psychologie sociale tout en approfondissant la théorie des représentations. Cette première phase constitue sans doute le premier « moment fondateur », au sens de Mucchielli (1998), de cette approche.

Mais c'est véritablement dans les années 1980 que l'approche des représentations sociales trouve des réseaux¹ et des canaux de diffusion importants (voir Farr & Moscovici, 1984; Moscovici, 1984c). Des travaux fondamentaux sont publiés (par exemple Jodelet, 1989a et b), des jeunes chercheurs se forment. La dernière décennie du siècle qui compose cette seconde phase sera celle de son institutionnalisation et de la formation de chercheurs issus de pays différents, de la mise en place de pratiques communautaires académiques (par exemple les Conférences bisannuelles internationales, les Conférences brésiliennes, la création de formations doctorales européennes). Avec les années 2000, arrive une consécration internationale de l'œuvre de Moscovici – et selon ses propres dires, de l'œuvre d'un collectif (Moscovici, 2004) – marquée notamment par l'attribution de prestigieux prix (Ecologia en 2000, Balzan en 2003, W. Wundt & W. James en 2007, Premio Nonino en 2010). Cette montée en puissance progressive du paradigme des représentations sociales n'est guère étrangère, au contraire même, aux reconfigurations et mutations que connaissent les sciences humaines et sociales ces quarante dernières années (déclin des spécialisations disciplinaires et de certaines prétentions à la dominance, émergence de champs mixtes, par exemple transdisciplinaires; pour une revue de ces questions, voir Jodelet, 2009). Nous pouvons ajouter, en dehors de la réorientation sociologique vers l'étude du sujet, l'intérêt croissant ces dernières années pour la phénoménologie de l'ordinaire (Schütz, 2011), la redécouverte du quotidien (Bégout, 2005), les notions de

1. À cet aperçu historique forcément incomplet, il faudra ajouter l'importance capitale des institutions (par exemple, l'EHESS), des collectifs de chercheurs (citons de manière emblématique le laboratoire de psychologie sociale de l'EHESS, fondé en 1965 à l'EPHE), des comités (par exemple, le Committee on Transnational Social Psychology), des associations (par exemple, l'Association européenne de psychologie sociale expérimentale), des réseaux (le Laboratoire européen de psychologie sociale à la FMSH-Paris), des Fondations (par exemple, Ford) et des programmes scientifiques ministériels qui ont hébergé, appuyé, financé et pesé pour le développement des activités de cette psychologie sociale *sociétale* (voir Moscovici & Marková, 2006).

l'expérience et de l'image (Augé, Didi-Huberman & Eco, 2011).

La théorie n'a cessé de se développer, d'embrasser de nouveaux objets, de se doter de méthodologies d'investigation, de s'introduire dans les théorisations d'autres disciplines, de trouver des champs d'application sociétaux (voir par exemple Deaux & Philogène, 2001 ; Haas, 2006 ; Jovchelovitch, 2007 ; Moloney & Walker, 2007). Néanmoins, une conséquence directe pour un champ de recherches, qui devient lieu de réflexion et d'investissement majeur pour de nouvelles générations de chercheurs dans le monde, est l'oubli progressif de sa genèse. Conséquence aussi paradoxale qu'inévitable si l'on pense à l'effet de l'oblitération par incorporation parfaitement décrit par Merton (1993) dans la sociologie des sciences. À l'intérieur du champ des représentations sociales, une certaine banalisation de ses origines, combinée à des lectures de « énième main » de certains manuels, produit parfois un effet qui risque de devenir syndrome d'appauvrissement. On le constate lorsqu'on enseigne, mais aussi en partie lorsque l'on participe au présent et devenir de cette approche au sein des communautés où elle s'élabore. De plus, les nouvelles règles de production du savoir scientifique, ces nouvelles chimères dont l'exigence comptable redessine les conditions de production de la géographie disciplinaire et de ses canons de vérité, contribuent en partie à ce processus. On pourrait y ajouter une maladie infantile de la psychologie sociale, celle de se prendre trop au sérieux, de vouloir tout prédire par des procédés sophistiqués et ciblés (sur la « science du .05 », voir le texte 5). Tout en affirmant avec force la nature profondément dynamique de la théorie des représentations sociales, nous considérons qu'il faut se prémunir d'un certain usage « impressionniste » dont elle peut être victime à l'intérieur comme à l'extérieur du champ de la psychologie sociale. Ce disant, loin d'exprimer un dogmatisme superfétatoire, il s'agit au contraire de préserver sa force heuristique dont le développement, ces dernières années, que cela soit du côté de l'investigation de sa structure, de la variation des prises de position ou de ses dimensions dialogiques, culturelles et anthropologiques, est

indéniablement prometteur (voir par exemple Abric, 2003 ; Almeida & Jodelet, 2009 ; Doise, 2001 ; Flament & Rouquette, 2005 ; Marková, 2007 ; Wagner & Hayes, 2005).

Un regard de l'intérieur

Ce recueil de textes se présente comme un regard porté de l'intérieur sur une théorie qui vient de traverser cinquante années d'existence. Il comble un étrange manque dans le paysage éditorial français, étant donné que depuis la publication de *La Psychanalyse*, il n'a pas existé d'ouvrage réunissant les écrits de Moscovici sur la théorie des représentations sociales. Malgré la production abondante de cet auteur dans différentes langues (voir Buschini & Kalampalikis, 2001), l'unité de ses écrits en français se trouve actuellement dans un état plutôt morcelé. Le présent volume est composé de six textes qu'il a consacrés aux représentations sociales, inédits en français, parus sur une période de dix-sept ans, de 1984 à 2001. De par leur temporalité de publication, ils couvrent la période de diffusion, de confirmation et d'expansion du paradigme premier.

Nous n'avons pas cherché à faire preuve d'exhaustivité dans le choix des textes. Cette exigence serait matériellement impossible, tant Moscovici a écrit sur le sujet, et l'esprit encyclopédique d'une telle démarche ne correspondrait guère à notre intention ou à l'esprit de la collection qui accueille ce livre. Notre sélection a été dictée par trois principes essentiels qu'il nous faut expliciter. Le premier, offrir un accès, pour la première fois en français, à des écrits fondamentaux d'un des auteurs dont l'œuvre, Annick Ohayon le souligne dans sa postface, a le plus marqué la psychologie sociale de ces cinquante dernières années. Le deuxième, proposer des textes contemporains capitaux sur la théorie des représentations sociales, son histoire, son actualité et son avenir au sein des sciences sociales. Enfin, réunir des textes qui portent en eux les empreintes d'un dialogue ouvert et vivifiant.

En effet, chacun de ces textes constitue la trace d'une interaction, d'un échange, autrement dit d'une conversation

revêtant plusieurs formes, qu'il s'agisse d'une conférence adressée à un public de psychologues sociaux américains et européens (texte 1), d'un chapitre portant sur l'histoire et l'actualité de la théorie (texte 2), d'une réponse argumentée à un article critique (textes 3 et 4), d'un commentaire d'articles portant sur la théorie (texte 5), ou même d'un véritable échange dialogique et biographique (texte 6).

L'auteur s'entretient, à tour de rôle, avec un public, des commentateurs, des critiques ou des collègues autour de la genèse de cette théorie. Souvent, il est amené à la défendre, à la justifier, à historiciser ses raisons d'être. À certains moments, il introduit des éléments biographiques précieux qui font comprendre combien une production scientifique dépend des conditions sociales et culturelles de son temps. Mais aussi des rencontres humaines et des véritables chocs de lecture. Ainsi en va-t-il de la rencontre de Thomas Kuhn à l'Institut for Advanced Studies de Princeton où Moscovici a séjourné comme *Fellow* en histoire des sciences en 1962-1963 grâce à son second maître à penser, Alexandre Koyré. Ou de celle, aux côtés de Louis Guttman, de Frederic Bartlett lors d'une conférence à Bruxelles. Reste aussi très présent le souvenir des enseignements sur Kurt Lewin par son directeur de thèse, Daniel Lagache ; la réalisation d'une des premières thèses sur les représentations sociales par Anne Parsons, la fille du célèbre sociologue américain ; l'influence des écrits de Piaget et des enseignements de Maurice Merleau-Ponty, sans parler de la participation du jeune Moscovici aux séminaires de Claude Lévi-Strauss aux côtés de Jacques Lacan et de Benoît Mandelbrot.

La nature particulièrement vivante de ces textes provient de ce contexte de communication qui engage l'auteur dans une posture à la fois réflexive, didactique et explicative. Elle dévoile un authentique effort de persuasion permettant aux lecteurs de trouver un fil conducteur commun qui, grâce à la réunion de ces textes, devient, nous l'espérons, visible, donnant à l'ensemble une unité, mais aussi une nouvelle perspective, un nouvel horizon. Cette intention dialogique trouve également un autre prolongement, épistémologique cette fois-ci. Il s'agit de tenter de renouer et redynamiser

l'échange entre la psychologie sociale et son propre « milieu vital », pour reprendre la citation de Wittgenstein, à savoir les sciences sociales.

Certaines thématiques, chères à l'auteur, reviennent dans ses argumentations comme des obsessions : l'efficacité symbolique des représentations sociales, leur pouvoir et leur immense potentiel dans la création de l'être, du croire et de l'agir communs ; le rapport fondamental entre science et société, langage et communication ; la défense d'un territoire interdisciplinaire de réflexion ; la dénonciation méthodique de l'antinomie illusoire entre culture et raison, ou de l'assimilation entre collectif et irrationnel, homme ordinaire et misère cognitive ; les limites de la scientificité subie et la défense d'une liberté créatrice dans le « faire science ». Mais aussi la défense d'un collectif de chercheurs qui ont accompagné, soutenu, prolongé, approfondi, testé les prémisses initiales et qui ont formé des générations de chercheurs dans le monde à un courant de pensée qui fait sens pour eux dans le présent. Enfin, l'absence de toute orthodoxie menant à un dogmatisme stérile qui a précisément permis à la théorie d'avancer, d'épouser les problématiques sociétales et culturelles la légitimant, tout autant que les spécificités des communautés de chercheurs qui la pratiquent ; bref d'être en phase avec son temps.

Au-delà des mystifications inutiles, nous pensons que c'est précisément à l'intérieur du large champ théorique, grâce à une relecture rétrospective, comparative et historique, mais aussi actuelle, interdisciplinaire et ouverte, que nous arriverons mieux à saisir, faire évoluer et appliquer ses forces innovantes. Cette orientation féconde de la psychologie sociale de la connaissance de sens commun peut, à notre avis, gagner le pari de son avenir en se focalisant sur la négociation des tensions frontalières qui la séparent, ou encore qui l'unissent aux autres disciplines du social, amenant à une théorisation même de ces frontières, l'une des conditions *sine qua non* pour qu'un courant intellectuel reste vivant (Collins, 1998). L'investigation de ces tensions n'est certes pas aisée, tant les clivages académiques semblent incarnés, institutionnalisés au sein de nos disciplines, naturalisés par le

découpage souvent arbitraire des supports de publication. Un terme, *tension*, qui renvoie, y compris par association d'idées, à l'une des définitions les plus marquantes de la psychologie sociale, celle du regard psychosocial, prenant même la forme du conflit pour symboliser la nature dynamique des relations qui gouvernent les phénomènes auxquels nous sommes confrontés (Kalampalikis, 2010).

La vitalité et l'actualité de la notion de représentation sont aussi heureusement témoignées en dehors de la psychologie sociale (Karsenti, 2006; Keck, 2008), même si l'on peut souvent regretter l'absence de références directes aux recherches psychosociales. Nous avons le sentiment, à la lecture de nombreuses contributions contemporaines en sciences humaines et sociales (voir Becker, 2007; Descola, 2005; Godelier, 2004; Goody, 2003), qu'une psychologie sociale de la connaissance est bel et bien présente, opérationnelle, prometteuse, à condition de pouvoir saisir son étendue, savoir négocier ses présupposés, contextualiser ses limites, appliquer ses apports. Cette ouverture quasi simultanée vers le passé et le présent des idées converge vers un idéal, sans doute pour certains utopique, néanmoins, pour nous, motivant et nous l'espérons, mobilisateur : celui d'œuvrer au sein d'une discipline ouverte qui « étudie comment et pourquoi nous cherchons à comprendre le monde *hic et nunc*, et à agir sur lui » ; autrement dit, une *anthropologie de notre culture* (Moscovici, 2012). Projet, promesse, pari, la liberté de réponse appartient à chaque lecteur.